

COWLEY, Deborah et George COWLEY, *Portrait de Pauline Vanier* (Montréal, Novalis, 1994), 160 p. 16,95 \$

Lilianne Plamondon

Volume 49, numéro 2, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305421ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305421ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Plamondon, L. (1995). Compte rendu de [COWLEY, Deborah et George COWLEY, *Portrait de Pauline Vanier* (Montréal, Novalis, 1994), 160 p. 16,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(2), 263–265.  
<https://doi.org/10.7202/305421ar>

COWLEY, Deborah et George COWLEY, *Portrait de Pauline Vanier* (Montréal, Novalis, 1994), 160 p. 16,95\$

«Vanier»: un nom qui suscite l'admiration envers le premier Canadien français gouverneur général du Canada. «Vanier» évoque aussi la communauté de L'Arche, fondée par Jean Vanier, le fils de Georges Vanier. Rarement pense-t-on à celle qui fut l'épouse de l'un et la mère de l'autre! Deborah et George Cowley, «amis personnels de la famille Vanier pendant près de trente ans», ont décidé de sortir de l'oubli la vie et l'expérience personnelle de Pauline Vanier.

Pauline Archer est née à Montréal en 1898. Fille unique de Charles Archer, descendant d'un gentleman-farmer du Devon et de Thérèse, dont les ancêtres faisaient partie de la famille seigneuriale de Salaberry, elle passe une enfance assez solitaire.

À 19 ans, à l'insu de ses parents, elle s'inscrit à un cours de secourisme et de soins infirmiers; son stage d'élève-infirmière se déroule dans une maison de convalescence pour des officiers de l'armée. En 1919, par l'intermédiaire d'un ami, elle fait la connaissance de Georges Vanier, officier du Royal 22<sup>e</sup> régiment de Québec et héros de la guerre 1914-1918 où il a perdu une jambe. Ils se marient en septembre 1921; Pauline Archer devient Pauline Vanier. Peu de temps après leur mariage, Lord Byng de Vimy est nommé gouverneur général du Canada et invite Georges Vanier à devenir son aide de camp. Les Vanier déménagent à Rideau Cottage, belle demeure géorgienne voisine de la résidence du gouverneur. Ils se lient d'amitié avec la famille vice-royale.

À partir de 1923 et à l'exception de quelques brefs séjours au Canada, la vie de Pauline Vanier se déroule presque entièrement dans les grandes capitales européennes jusqu'à la retraite de son mari en 1953. La naissance de ses trois premiers enfants est suivie d'une période de dépression qui la fait douter d'elle-même. Cette période de difficultés psychologiques dure environ sept ans. Pendant leur séjour à Londres dans les années 1930, elle retrouve la santé et l'énergie nécessaires pour seconder Georges Vanier, alors secrétaire du haut-commissaire du Canada à Londres.

En janvier 1939, les Vanier s'installent à Paris où Georges occupe le poste de chef de mission de la légation canadienne. La guerre apporte à Pauline Vanier son lot de déplacements dangereux et de séparations douloureuses. Elle fuit Paris en mai 1940 avec ses enfants et réussit à atteindre l'Angleterre après un voyage de cinq jours en bateau, puis en septembre de la même année, la famille rentre au Canada. Georges retourne en Angleterre en mars 1943 comme ministre auprès des gouvernements alliés à Londres. Pauline confie trois de ses enfants à sa mère et quitte à son tour le Canada. Elle ne reverra son bébé qu'une fois la guerre terminée.

De Londres, les Vanier se déplacent à Alger. Pauline accueille pendant ces six mois des dizaines de jeunes parachutistes canadiens qui trouvent ainsi un second foyer avant d'être envoyés en mission. Elle écrit à chacune de leurs familles. De retour à Londres, Pauline Vanier s'engage comme délé-

guée de la Croix-Rouge canadienne afin de suivre Georges qui vient d'être nommé ambassadeur du Canada à Paris. À la fin de la guerre et dans la période d'après-guerre, Pauline Vanier fournit une aide importante aux réfugiés et met sur pied un service d'accueil à la gare pour les anciens détenus des camps de concentration. Un peu plus tard, elle apporte son soutien à l'abbé Pierre. De nombreuses personnes désireuses d'émigrer au Canada pour diverses raisons s'adressent à Pauline à cause de sa «réputation de discrétion et de compassion». Toutefois, Pauline se montre soucieuse de justice et, pour l'aider à évaluer la légitimité des demandes, s'adjoint un conseiller français fiable. Le système n'est pas à l'abri des erreurs et ainsi de Bernonville, plus tard accusé de crimes de guerre, put partir pour le Canada. Sans recevoir aucun salaire, Pauline Vanier supplée au manque de personnel de l'ambassade en s'occupant du bureau d'accueil pour les étudiants canadiens de Paris. En 1953, les Vanier quittent Paris après un séjour de presque dix ans. Avant leur départ, Georges Bideault remet la Légion d'honneur à Pauline Vanier au Quai d'Orsay. C'est elle qui la reçoit à la place de son mari, parce que les diplomates canadiens ne sont pas autorisés à recevoir les honneurs étrangers.

Au retour de Paris, c'est la retraite pour six ans jusqu'à la nomination de Georges Vanier comme gouverneur général du Canada en 1959. Il le restera jusqu'à sa mort en 1967. Devenue veuve, Pauline Vanier s'installe à Montréal où elle consacre une partie de son temps à l'amélioration des conditions de vie dans les quartiers défavorisés et à la visite des prisonniers, jusqu'au jour où elle décide d'aller vivre en France avec la communauté de L'Arche fondée par son fils Jean. Les dernières années de sa vie s'y déroulent à «comblers sa soif d'amour». Elle s'éteint en mars 1991 à l'âge de 93 ans. On l'enterre à côté de son mari à la Citadelle de Québec.

Dans sa préface, Jean Vanier affirme que «ce livre n'est pas une biographie». Le titre nous annonce un portrait. Nous avons plutôt là une esquisse. Les auteurs nous présentent quelques grands traits de caractère de Pauline Vanier mais de façon superficielle. Le plan du livre est chronologique; les auteurs ne développent aucun thème, ne creusent aucun aspect, n'analysent aucune démarche, aucune pensée. On aurait aimé mieux sentir les déchirements vécus par Pauline Vanier, découvrir les difficultés d'être à la fois mère et femme de diplomate avec toutes les exigences que ces tâches comportent. Ces crises spirituelles qu'a connues Pauline Vanier, de quelle nature étaient-elles? On ne sent pas de fil conducteur derrière le tourbillon d'événements qui constitue le volume.

Pour rédiger ce portrait, les auteurs ont utilisé dix-huit heures d'enregistrements qu'ils avaient effectués avec madame Vanier en 1971 de même que les témoignages de ses enfants et des quelques personnes qui l'ont très bien connue dans les dernières années de sa vie à l'Arche. Le manque de diversité des sources fait donc problème. Enfin, le travail d'édition laisse à désirer: les fautes de grammaire et d'orthographe y sont nombreuses (pp. 26, 96, 106, 120, etc.). La traduction est acceptable mais connaît quelques faiblesses; ainsi parle-t-on des «bidonvilles de Montréal» (p. 144) au lieu de quartiers défavorisés.

Deborah et George Cowley n'ont pas voulu «qu'une vie d'une telle qualité tombât dans l'oubli». Malheureusement, malgré l'intérêt que peut susciter la vie de Pauline Vanier, ce livre ne lui rend pas justice.

LILIANNE PLAMONDON